

LEGS, le festival qui ausculte la danse, des pulsations du passé aux vibrations à venir

À la Raffinerie, le festival LEGS de Charleroi danse s'est ouvert aux professionnels. Immersion avant la suspension.

Il y a un an, à une semaine d'ouvrir, le festival LEGS s'évaporait. Le confinement venait d'être instauré, la crise du Covid-19 allait s'installer pour un temps incertain.

Ayant rapidement décidé de reporter au printemps 2021 les spectacles initialement programmés en 2020, Charleroi danse a tenu parole, tout en s'adaptant à l'évolution de la situation sanitaire. Seuls les rassemblements professionnels sont tolérés, sous strictes conditions: soit, LEGS deviendrait LEGS Pro, et mettrait en présence principalement des artistes vivant et travaillant en Belgique, et des programmeurs, afin d'envisager une vie future pour des créations souvent mises en suspens.

Rendez-vous manqués, identité affirmée

Ouvert le 19 mars, le festival devait courir jusqu'au jeudi 1^{er} avril. Cependant, *“malgré le respect des normes et des consignes, on sent que le cercle se resserre et que les cas se rapprochent. Il nous semble ainsi essentiel et citoyen de ne faire prendre aucun risque à quiconque”*, nous communique Charleroi danse.

Ayant dû se résoudre à ajourner ses derniers rendez-vous (avec Marion Sage et son *Grand Tétras*, promenade poétique inspirée de la figure d'un exilé politique et jardinier-danseur allemand des années 20; et avec *O Samba do Crioulo Doido* posant la danse comme outil de déconstruction des clichés racistes), cette édition spéciale du festival n'en aura pas moins réaffirmé ses spécificités. LEGS en effet évoque non seulement les jambes donc le mouvement, mais tout ce dont on hérite du passé, tout ce qu'on construit au présent et qu'on lègue aux générations futures. C'est donc une interrogation du patrimoine qui, à nouveau, était à l'œuvre à la Raffinerie (lieu lui-même chargé d'histoire industrielle et artistique), pôle bruxellois du Centre chorégraphique.

Danse, recherche, dialogue

Hélas amputé de ses deux dernières représentations, le festival aura exploré des pistes diverses, ainsi que proposé une journée d'étude – en collaboration avec Contredanse et l'ULB – sur les circulations entre danse et recherche.

Indissociable de l'art en général et de la chorégraphie en particulier, la recherche s'engage ici au fil des liens que la danse entretient avec sa propre histoire.

Or l'histoire est aussi récente, voire contemporaine. Ainsi Cassiel Gaube



SARA SAMPELAYO

Le processus germinatif de “Danses en dormance” par Marian del Valle.

“Avec le Covid, notre rapport à l'altérité s'est transformé. La danse, on en aura besoin pour recréer du lien.”

Stéphanie Auberville
Danseuse et chorégraphe
de “Salutations Mistinguettes”

s'est-il immergé dans la pratique et l'analyse de la house dance, née dans les clubs de Chicago et de New York des années 1980. Sa *Soirée d'étude* explore, en trio, les possibles infinis de ces danses urbaines et nocturnes.

C'est une sorte de “feuilleton autobiographique” qu'a pour sa part forgé Marian del Valle. Performance protéiforme, accompagnée au piano par Nathalie Alessi, *Danses en dormance* s'articule à partir de motifs récurrents de l'histoire chorégraphique. De l'envol aux danses guerrières, en passant par le cycle des marées, Poésie vive, réminiscences évanescences, images fortes: comme une leçon d'histoire qui s'adresserait directement au cœur.

Degrés d'intensité

Intensité: le mot bouillonne dans le sillage d'Ayelen Parolin, chorégraphe des limites, de l'endurance, de la résistance. Son nouvel opus s'écarte de ces enjeux pour explorer le jeu. Son intensité toujours, le plaisir qu'il procure, l'irrationnel qui le gouverne.

Pour *With*, elle met en scène Alessandro Bernardeschi et Eric Domeneghetty, danseurs expérimentés dont la présence scénique met en jeu le présent du plateau, tout en convoquant de multiples références ludiques. Une comédie chorégraphique et burlesque dont on ne saurait dire si sa cocasserie relève d'une écriture trop complexe ou au contraire simpliste.

La recherche encore, l'intensité aussi ont nourri Stéphanie Auberville dans la construction de *Salutations Mistinguettes*, fruit de la concordance d'éléments divers, explique-t-elle. *“Il y a eu #MeToo et son effet rétroviseur, qui a poussé beaucoup d'artistes à réfléchir à la façon dont le sexisme a affecté nos parcours: comme danseuse, quoi qu'on fasse, on baigne dans, on le porte dans nos corps.”*

Aux sources du Boléro

Ayant par ailleurs revu le *Boléro* de Ravel chorégraphié par Béjart – première pièce de danse découverte à seize ans –, Stéphanie Auberville plonge à sa source. Se produit alors *“la cristallisation de toutes les problématiques qu'on discutait en groupes de travail féministes: l'invisibilisation des femmes, la question du corps et du regard...”* De ce “tube à essai” émergera un spectacle aux accents de conférence dansée. Une contextualisation du propos où l'esthétique, l'histoire et le présent entrent en dialogue.

Jouer son solo, fût-ce devant vingt personnes, rouvre une brèche vers le spectacle vivant: *“Faire communauté sur de la pensée, du sensible, même si c'est très éphémère, que ce soit comme artiste ou comme spectatrice, c'est irremplaçable.”*

Marie Baudet

→ www.charleroi-danse.be